

Laruelle, Marlène (1999) *L'idéologie eurasiste russe, ou comment penser l'empire*. Paris et Montréal, L'Harmattan (Coll. « Essais historiques »), 423 p. (ISBN 2-7384-8258-9)

Georges Nicolas

Volume 44, numéro 122, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022904ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022904ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

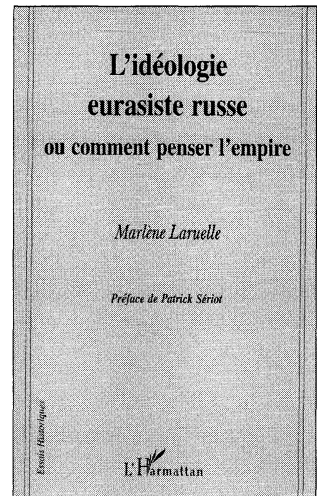
1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nicolas, G. (2000). Laruelle, Marlène (1999) *L'idéologie eurasiste russe, ou comment penser l'empire*. Paris et Montréal, L'Harmattan (Coll. « Essais historiques »), 423 p. (ISBN 2-7384-8258-9). *Cahiers de géographie du Québec*, 44(122), 231–236. <https://doi.org/10.7202/022904ar>

LARUELLE, Marlène (1999) *L'idéologie eurasiste russe, ou comment penser l'empire*. Paris et Montréal, L'Harmattan (Coll. « Essais historiques »), 423 p. (ISBN 2-7384-8258-9)



L'auteur présente une « idéologie géographiste » russe : l'Eurasisme, dont les différents courants ont réfléchi sur l'identité russe pendant la première moitié du XX^e siècle, principalement pendant l'entre-deux-guerres. « L'histoire du mouvement eurasiste peut être divisée en trois grandes étapes : une époque fondatrice glorieuse, la plus scientifiquement solide (1921-25, principalement à Prague), une phase de haute productivité et d'approfondissement mais aussi de politisation (1926-29, principalement à Berlin), et un affaiblissement aussi bien théorique qu'organisationnel (dès 1930) » (p. 63). Il s'agit d'un travail de première main réalisé à partir de sources en russe, comme le montre l'impressionnante « liste alphabétique des auteurs et des articles eurasistes » (pp. 365-402). En plus, l'auteur a consulté le fonds du géographe Piotr N. Savickij (Savitsky, 1895-1968) à la Bibliothèque nationale de Prague, en particulier sa correspondance avec L. N. Gumilev (1912-1992). On trouve également dans l'ouvrage une biographie sommaire des douze principaux eurasistes.

Marlène Laruelle identifie d'abord les mouvements du XIX^e et du XX^e siècle auxquels les eurasistes empruntent nombre de leurs convictions et de leurs idées : le slavophilisme, le panslavisme, l'uni-totalité (*Vseedinstvo*), le millénarisme, l'asiatisme, le pantouranisme, l'eschatologie orthodoxe, le scythisme, le panmongolisme, etc., ce qui met en évidence le caractère syncrétique du mouvement qui s'est développé après la Révolution russe dans les milieux de l'immigration en Europe occidentale et dont la méthode se rapproche de la préoccupation de synthèse des géographies de l'époque.

Les théoriciens de l'eurasisme ont construit leurs idéologies en réaction contre « l'impérialisme historiciste et scientiste » de l'Europe dont ils connaissaient beaucoup mieux les courants de pensées que les idéologues occidentaux n'appréhendaient les mouvements russes. Cette asymétrie est d'ailleurs une des caractéristiques permanentes des relations entre occidentaux et Russes, et l'ouvrage de Marielle Laruelle comble une lacune évidente en langue française : « La Russie est [...] présentée comme un troisième continent spécifique [distinct de l'Europe et de l'Asie], un individu géographique, une totalité définie par ses spécificités territoriales et géopolitiques mais aussi linguistiques et ethnologiques. Les différentes sciences susceptibles de révéler "l'essence" eurasiennne sont [...] soumises au primat du sol et de la géographie. Cette totalité eurasiennne est l'objet d'analyses paradoxalement métaphysiques et scientistes; elle se réalise au travers d'un discours ambigu sur le rapport des parties au tout. Malgré son iconoclasme pro-asiatique apparent, l'eurasisme trouve ses limites dans sa différenciation entre Orient et Asie ... » (p. 30) En effet, d'après Marlène Laruelle, ce « prétendu asiatisme » n'est

qu'un « orientalisme limité à l'appropriation narrative du seul monde steppique » et « l'Orient tant revendiqué » est en réalité « une autre formulation de l'Eurasie, de la Russie » (p. 30). Le « discours orientaliste » du mouvement eurasiste sur la nation russe est « une pensée tautologique » dont la mission historique est de « savoir se dire en tant que nation consciente d'elle-même » (p. 123). « L'État est alors une expression organique de la nation; il englobe de manière totalitaire la société; les individus ne prennent sens qu'au sein de quelque chose qui leur est supérieur et qui les hiérarchise; le pouvoir n'appartient qu'à ceux qui maîtrisent l'historiographie de l'Eurasie. » (p. 130)

Par conséquent, comme le souligne Marlène Laruelle, « la géographie est ainsi à l'origine de l'une des principales spécificités historiques et contemporaines de la Russie : l'identité russe n'a pas d'assise spatiale nettement définie, son identification, se fait à un territoire qui est celui d'un empire » (p. 22). Et elle précise : « Le concept de « nation géographique » permet un discours original sur une russité aux schèmes historiques spécifiques, qui ne se réaliserait qu'au travers d'une expansion territoriale quasi infinie, d'une chronologie historique n'exprimant en réalité que son avancée dans les steppes » (p. 26). Les géographes sont donc directement concernés par cette utilisation originale de la pensée géographique et en particulier par les relations que les eurasistes établissent entre espace et territoire. Mais, pour ce faire, il faut d'abord éclaircir l'idée que l'auteur de *L'idéologie eurasiste russe* se fait elle-même de ces deux notions fondamentales. De prime abord, comme le suggèrent les passages cités précédemment, Marlène Laruelle considère que le territoire relève des sciences humaines. Mais, lorsqu'elle précise que « les eurasistes, tout particulièrement Savickij, ont tenté de théoriser l'unité du troisième continent au moyen de diverses sciences géographiques [...] L'unité politique et culturelle ne se réalise que par la fermeture de l'espace eurasiatique. L'Eurasie doit donc être une totalité structurale, explicable par elle-même [...] Savickij, fut ainsi le pionnier de la géographie structurale » (p. 151), une interrogation surgit : s'agit-il des sciences humaines ou des sciences naturelles?

En effet, comme Marlène Laruelle le remarque, pour Savickij, l'Eurasie a « une structure géographique transparente » (p. 152) fondée sur des objets qui sont en majorité naturels : 1) « quatre bandes botaniques et pédologiques, horizontales, allant d'Ouest en Est »; 2) « trois plaines transversales [qui sont en continuité, mais qui sont distinctes des plaines ouest européennes] »; 3) « un système de zones périodiques et symétriques »; 4) « une correspondance entre les phénomènes naturels et des phénomènes socio-culturels [...] qui permet de différencier nettement, géographiquement, la frontière en réalité culturelle avec l'Europe »; 5) « des fleuves qui coulent du nord au sud et qui unissent les bandes horizontales entre elles »; 6) « un espace sans relief »; 7) un « centre géographique » qui résulte de ces caractéristiques. Cette structure est à la fois naturelle et humaine : elle est « géographique ». Cette interrogation sur le fait que l'Eurasie est naturelle ou humaine se transforme en doute quand Marlène Laruelle écrit : « Il y a donc une correspondance – à définir plus précisément – entre société et territoire comme entre sciences naturelles et sciences humaines. Ces dernières se doivent d'être subordonnées à une réflexion sur l'espace géographique de leurs domaines d'étude. Cette relation subordonnée crée une nouvelle science, plus interprétative qu'explicative, la "géosophie", tradition intellectuelle classique en Russie » (p. 160).

S'il existe une correspondance entre la société et le territoire, comme la société est du domaine des sciences humaines, le territoire est du côté des sciences naturelles, ce qui est contradictoire des définitions initiales. À moins qu'il n'y ait pas de différences entre l'espace géographique et le territoire! Ce qui est effectivement le cas : « Si l'Eurasie est la territorialisation de la spécificité identitaire russe, la géosophie confirme alors l'idée d'un destin historique propre à l'espace eurasien. Elle donne au sol une valeur eschatologique et philosophique. Elle invite à analyser le territoire non pas comme un simple objet des sciences naturelles mais comme un élément des sciences humaines, en liaison intrinsèque avec l'histoire, l'identité nationale, la philosophie de l'histoire » (p. 161).

Il suffit pour s'en convaincre d'examiner l'usage fréquent que l'auteur de *L'idéologie eurasiiste russe* fait du terme « espace ». Elle l'emploie tout d'abord dans un sens métaphysique et ontologique. En accord avec les conceptions kantienne, l'espace et le temps sont indépendants des objets : « Aussi bien Troubetskoy que Jacobson sont fascinés par la symétrie : un objet existe parce qu'il est symétrique (*sic*). Si pour Troubetskoy il s'agit d'une symétrie abstraite, c'est pour Jacobson une symétrie dans l'espace, réelle et absolue » (p. 175). Le deuxième emploi concerne les espaces physiques à la surface de la Terre : « L'Eurasie se distingue [...] par son espace sans relief » (p. 153). La troisième utilisation est classique, mais il s'agit déjà d'un espace qui n'est pas forcément physique : « l'espace eurasien » (p. 161); « l'espace russe » (p. 174); « dans le touranisme, l'Eurasie [...] n'est pas un espace indépendant de la Russie » (p. 201); « l'espace persan » (pp. 224 et 227). Enfin, le quatrième emploi est clairement uniquement humain : [Du point de vue linguistique] « l'unité eurasienne se heurte ainsi à d'autres espaces, balte, centre-européen, caucasien, et pacifique » (p. 169); « L'Europe et l'Asie : face à ces deux espaces antagonistes, la Russie doit choisir » (214); « L'Asie reste donc, dans la pensée eurasiiste, un espace mystique » (233); « l'espace proche-oriental » est pour les eurasiistes un « espace imaginaire, symbolique » (237); « L'Eurasie [...] est présentée comme un espace plurinational et pluriconfessionnel » (240).

Si on définit l'espace géographique comme la relation entre les objets, l'Eurasie « structure naturelle » existe. C'est une réalité géographique à laquelle on peut donner un sens stratégique et économique. D'autre part, il existe une « culture russe » distincte des cultures occidentale et orientale. Dans ce cas les relations entre objets culturels génèrent des espaces géographiques culturels. Or le territoire de la Russie ou de l'URSS englobe à la fois des espaces naturels et culturels dans des régions géographiques sans que *a priori* il y ait une coïncidence entre ces deux types d'espaces. Mais, si on suppose, comme Marlène Laruelle, que le territoire est indistinctement naturel ou culturel, toutes les critiques que l'on peut faire aux eurasiistes sont contrées par des critiques opposées validées par cette confusion. Par exemple, si l'espace géographique naturel et le territoire humain sont une seule et même chose, il est impossible de distinguer l'espace-temps naturel de l'espace-temps humain. Dès lors, la thèse de G. V. Vernadsky sur la remontée dans l'histoire russe par le déplacement dans l'espace eurasien peut être considérée comme licite : « plus on voit loin, plus on remonte dans le temps » (p. 103). Pour critiquer scientifiquement les eurasiistes, il faut donc distinguer l'espace géographique, qui est la relation de n'importe quels lieux-objets différenciés avec eux-mêmes ou avec d'autres, et le territoire, qui est une intersection entre un espace géographique

physique et un espace géographique vivant. En l'occurrence, le territoire de l'État russe est une intersection entre un espace naturel et un espace politique, mais il n'y a pas de détermination du second par le premier.

La confusion entre l'espace et le territoire a une autre conséquence. Pour N. S. Troubetzkoy, l'État a un territoire (pp. 181, 182 et 184). Mais chaque État est composé par un ensemble de peuples dont chacun constitue une nation qui a elle-même un territoire (p. 184). Or ce dernier occupe lui-même une ou plusieurs régions (p. 184). Par conséquent, si l'Eurasie est un État, elle a un territoire. Comme elle est définie par un certain nombre de caractéristiques géographiques (spatiales), leur combinaison génère un territoire qui est celui du peuple eurasiatique constitué par un ensemble de peuples. Comme chaque peuple est lié organiquement à une ou des régions géographiques particulières (pp. 181, 183, 184 et 185), il y a bien une ambiguïté entre les sens géographique naturel et géographique humain de l'État, dont la critique devient impossible si on confond comme N. S. Troubetzkoy l'espace et le territoire. Celui-ci écrit en effet : « [Dans l'URSS contemporaine] l'orgueil de chaque peuple est flatté dans une certaine mesure par le fait que dans les limites du territoire qu'il occupe sa langue est déclarée langue officielle, les fonctions administratives et autres sont occupées par des gens issus de son milieu, et que, bien souvent, la région elle-même reçoit le nom du peuple qui l'habite ». Entre les deux guerres mondiales, en Europe, la démarche essentielle est, chez les eurasistes comme chez leurs contemporains (en particulier les géographes), une réflexion sur les régions, parfois mises en rapport avec l'espace et le territoire. Or, même si elle ne reprend pas à son compte les thèses de N. S. Troubetzkoy, Marlène Laruelle ne mentionne pas la région dans la liste qu'elle donne des concepts géographiques des eurasistes (p. 201) : « géosophie, topogénèse, régularité du territoire, autarcie et continentalité organiques, individualité géographique ».

Marlène Laruelle peut certes objecter que beaucoup de géographes confondent à l'heure actuelle l'espace et le territoire. Je lui en donne volontiers acte et je pense que nous devons lui être reconnaissants de nous amener à réfléchir de manière interdisciplinaire aux fondements même de nos manières de penser géographie. J'espère également que la suite de ses recherches sur l'histoire des idées en Russie et en Europe centrale nous permettra de continuer à réfléchir avec elle sur la dimension épistémologique des géographies mentales des peuples de l'est européen. Ceci étant, je ne pense pas que l'évaluation purement contradictoire de la pensée des eurasistes à partir d'une condamnation politique devenue actuellement évidente de leurs idées totalitaires soit suffisante pour fonder leur critique scientifique. À vrai dire, les contradictions entraînées par la sur-interprétation des faits et des circonstances par les eurasistes ne manquent pas : culte du nomadisme par des sédentaires, histoire cyclique et simultanément linéaire, culture fermée porteuse d'une vocation mondiale, messianisme révolutionnaire archaïsant, etc. Mais la recherche systématique et exclusive des contradictions pour juger de la validité des sur-interprétations des eurasistes limite la compréhension de leur pensée géographique.

Les eurasistes ne sont certes pas des démocrates. Ils sont, dans leur énorme majorité, indubitablement, des totalitaires. Mais si on ne peut pas être à la fois démocrate et totalitaire, pourquoi les eurasistes russes ne pourraient-ils pas être à la fois européens et asiatiques au point de penser que la Russie forme une entité

distincte à la fois de l'Europe et de l'Asie? S'ils privilégient de manière provocatrice et outrancière la face asiatique de leur identité proclamée, les eurasistes ne nient pas leurs traits européens, même s'ils essaient de les minimiser. « Les eurasistes, remarque Marlène Laruelle, se distinguent par une volonté de penser l'histoire « autrement » et invitent la Russie à avoir un regard égocentré sur elle-même et sur son histoire. Ils remettent en question la traditionnelle division de l'histoire russe en trois phases, kiévienne, moscovite et pétersbourgeoise, tout en y reconnaissant la formalisation [?] de trois influences, de nature différente, qui ont fait la Russie : influence du Sud par Byzance, dont la Russie n'a gardé que l'orthodoxie; de l'Est par le 'joug tatar', qu'elle a absorbé organiquement; de l'Ouest par l'Occident, dont elle n'a accepté que la technologie et les sciences empiriques » (p. 250).

Dans ces conditions, étant donné que le point de départ de la pensée eurasiste est géographique, il faut examiner la manière dont ils articulent leur discours sur l'espace avec une sur-interprétation qui justifie la « territorialisation de la spécificité identitaire russe » (p. 161). Démarche que Marlène Laruelle traduit par la formule : « L'État produit du territoire » (p. 169). L'analyse de cette articulation est d'autant plus immédiate que les eurasistes utilisent explicitement le Tout et la Partie. Nous sommes donc fondés à poser la Terre comme le Tout initial, la partie Asie et la partie Europe. La mise en relation spatiale de ces deux parties génère l'Eurasie qui correspond géographiquement à une intersection spatiale. Posons maintenant la somme « Eurasie », qui est spatialement une intersection, comme un nouveau Tout. Deux usages peuvent en être faits. Dans le premier, on considère, comme les eurasistes, que le Tout : « Eurasie » est irréductible à n'importe quel Tout à la surface de la Terre et on fait de l'Eurasie un espace « atemporel, immuable » (G. V. Vernadsky, p. 103), « central » (N. S. Troubetskoy et R. O. Jacobson p. 175), « mystique » (E. Xara-Davan p. 233), un véritable « espace fermé ». Dans le second, on pose le Tout « Eurasie » comme une partie et on en fait un espace « ouvert » susceptible de nouvelles intersections avec des Tout-s formés par les différents ensembles d'États non totalitaires. La Russie-Eurasie continue d'exister mais elle prend une signification complètement différente.

Ce n'est donc pas la manière de raisonner géographiquement qui est critiquable : c'est la réduction du territoire à l'espace d'une part et d'autre part l'équivalence qu'ils établissent entre le Tout « Eurasie » et des totalités résultant de sur-interprétations parfois délirantes. Ainsi, lorsque P. N. Savickij établit rigoureusement qu'il existe d'une part une « Eurasie » formée par l'intersection entre : 1) « quatre bandes botaniques et pédologiques, horizontales, allant d'Ouest en Est; 2) « trois plaines transversales [qui sont en continuité, mais qui sont distinctes des plaines ouest européennes] »; [...] 5) « des fleuves qui coulent du nord au sud et qui unissent les bandes horizontales entre elles »; 6) « un espace sans relief », il raisonne sainement scientifiquement et géographiquement. On peut même le suivre quand il s'efforce de trouver des caractéristiques humaines propres dans cette intersection spatiale, à condition de distinguer clairement les espaces naturels des espaces culturels. En revanche, il devient très difficile de le suivre quand il établit une correspondance entre « la carte des isoglosses du russe et celle des isothermes du climat russe » (p. 153), sans preuves suffisantes. Et il devient carrément impossible de suivre scientifiquement tous les eurasistes, y compris P. N. Savickij, quand ils cherchent à établir une équivalence, fondée sur des prétendues coïncidences de

limites, entre des espaces naturels, des espaces culturels et le territoire de la Russie-Eurasie, ou de l'URSS.

En conclusion, je dirais qu'il est rare qu'un ouvrage de première main nous offre autant de possibilités d'apprendre sur un objet difficile d'accès et nous amène à nous poser autant de questions qui dépassent largement le champ dans lequel il se situe.

Georges Nicolas
Université de Lausanne

BIBLIOGRAPHIE

- NICOLAS, G. et MARCUS, S. (1999) *Logique Tout/Partie*, dans G. Nicolas, dir. (1999) *Géographie(s) et langage(s)*, Sion, <http://iukb.ch/era3.html>.
- TROUBETZKOY, N. S. (1927) *Le nationalisme pan-eurasien*, traduction P. Sériot : N. S. Troubetzkoy, *l'Europe et l'humanité*, 1996.

GÉOPOLITIQUE DE L'EURASIE

- HAUNER, Milan (1990 et 1992) *What is Asia to us?* Londres, Routledge.
- NICOLAS, Georges et SÉRIOT, Patrick (1998) La Russie-Eurasie d'après Savitsky. *Cahiers de géographie du Québec*, 42 (115), pp. 67-91.
- O'LOUGHKIN, John, dir. (1994) *Dictionary of geopolitics*. London, Greenwood Press.
- PONOMAREVA, L.V., dir. (1992) *Evrzija (Istoricheskie vzgljady russkix emigrantov) [L'Eurasie (Les conceptions historiques des émigrés russes)]*. Moscou, Académie des sciences, Institut de l'histoire mondiale.
- SÉRIOT, Patrick (1996) *N. S. Troubetzkoy, l'Europe et l'humanité. Ecrits linguistiques et paralinguistiques*. Liège, Mardaga, Philosophie et langage.
- _____ (1999) *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*. Paris, Presses Universitaires de France.

LOGIQUE TOUT / PARTIE

- GUANZINI, Catherine (1995) *Friedrich Ratzel : géographie et politique. Relecture par delà les réputations et les réhabilitations*. Lausanne, thèse inédite.
- NICOLAS, Georges et GUANZINI, Catherine (1988) *Géographie et politique, Paul Vidal de La Blache*. Lausanne, Eratosthène-méridien 1, 82 p.
- _____ (1988) *Géographie et politique, Halford John Mackinder*. Lausanne, Eratosthène-méridien 2, 82 p.
- NICOLAS, Georges et NOZAWA, Hideki (1993) *Géographie et politique, Shigetaka Shiga*. Lausanne, Eratosthène-méridien 3, 84 p.
- NICOLAS, Georges et MARCUS, Solomon (1999) *Logique Tout/Partie*, dans G. NICOLAS, dir. (1999) *Géographie(s) et langage(s)*, Sion, Eratosthène et IUKB, 349 p.